

## Littératures modernes de l'Europe néolatine

M. Carlo OSSOLA, professeur

### *La poésie de Michel-Ange : l'idée et la grâce*

Toute ma vie, j'ai cherché les réponses à des questions, qui peut-être n'ont pas de réponses, et je fouillais le marbre, comme si la vérité se fût trouvée au cœur des pierres, et j'étais des couleurs pour peindre des murailles, comme s'il s'agissait de plaquer des accords sur un trop grand silence. Car tout se tait, même notre âme, — ou bien, c'est nous qui n'entendons pas.

(M. Yourcenar, *Sixtine [Gherardo Perini]*, 1931, in *Le Temps, ce grand sculpteur*, Paris, Gallimard, 1983)

La distribution canonique des recueils de poèmes au XVI<sup>e</sup> siècle prévoyait l'ordre thématique suivant : *poèmes d'éloges, poèmes d'amour, poèmes spirituels* : c'est l'ordre qui sera suivi, entre autres, par le Tasse. Si nous soumettons le *corpus* poétique de Michel-Ange<sup>1</sup> à ce type de classement, nous voyons d'emblée que

---

1. Le cours consacré à la poésie de Michel-Ange s'est développé sous forme de livre. Nous reproduisons ici le résumé de l'un des chapitres. Les poèmes de Michel-Ange seront cités en suivant l'édition critique de Enzo Noè Girardi, Bari, Laterza, 1960, en tenant compte du commentaire (limité à un choix de poèmes) de Guglielmo Gorni in *Poeti del Cinquecento*, par G. Gorni, M. Danzi, S. Longhi, Milano-Napoli, Ricciardi, 2001, pp. 573-622. Je citerai les traductions françaises suivantes : Michel-Ange, *Poèmes*, trad. Pierre Leyris, Paris, Gallimard, 1992 ; *Poésies*, trad. Michel Orcel, Paris, Imprimerie Nationale, 1993 ; *Poèmes*, trad. Isabel Violante, Paris, Textuel, 1998 ; *Sonnets et madrigaux à Tommaso Cavalieri*, trad. Bernard Faguet, Castelnau-le-Lez, Climats, 1999 ; *Les Sonnets de Michel-Ange Buonarroti*, traduits en vers par Pierre Pascal, Paris, Jacques Haumont, 1942. La bibliographie historique complète concernant Michel-Ange est fournie par Paola Barocchi dans son édition admirable de G. Vasari, *La Vita di Michelangelo*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1962, 5 volumes. Voir aussi l'excellente traduction et édition française dirigée par André Chastel : G. Vasari, *La Vie des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*, Paris, Berger-Levrault, 1981-1986, 10 volumes ; et encore : Michel-Ange, *Lettres, poésies [trad. de Marie Dormoy] et témoignages présentés par A. Chastel, précédés du Michel-Ange de Romain Rolland*, Paris, Club des Libraires de France, 1958.

dans ses *Rime* il n'y a aucun poème d'éloge (*rime d'encomio*) : Michel-Ange a ainsi toujours revendiqué et défendu son autonomie face aux papes, aux princes, aux mécènes. Sa correspondance témoigne de toute sa liberté de jugement, aussi bien par rapport au pouvoir religieux à Rome que quant au pouvoir politique à Florence. Le supplément à la *Vie* de Condivi écrit par Girolamo Ticciati nous le souligne admirablement :

À l'époque de Paul III, il fallut faire reconstruire le pont de Santa Maria et, à cet effet, Michel-Ange avait déjà préparé une grande quantité de matériaux qu'il avait commencé à mettre en œuvre ; lors d'une réunion de la Chambre Apostolique, qui devait examiner le point où en étaient arrivés les travaux, on en déchargea brusquement Michel-Ange et on nomma à sa place Nanni di Baccio Rigio, et celui-ci, soit par ignorance soit par cupidité, consolida le pont à peu de frais, mais si maladroitement que Michel-Ange ne tarda pas à prévoir la catastrophe qui devait effectivement se produire quelques années plus tard, lors de la grande crue de 1557 [1555].

La Bibliothèque Laurentienne étant restée inachevée, le Grand-Duc Cosimo fit venir Nicolò del Tribolo de Rome, et celui-ci tenta de persuader Michel-Ange de terminer ce chantier, ou du moins de lui fournir les informations nécessaires à son achèvement ; mais Michel-Ange trouvait toujours de bonnes raisons pour ne pas venir : tantôt il invoquait sa santé, tantôt les multiples travaux qui lui incombaient à Saint Pierre, et il prétendait par ailleurs ne plus se souvenir de ce qu'il avait projeté, autrefois, pour cet escalier.<sup>2</sup>

En revanche, l'absence totale de poèmes d'éloge laisse la place aux sonnets et madrigaux de théorie poétique, qui renforcent et nourrissent les poèmes d'amour et les *rime spirituali* d'une dimension philosophique dont seulement les *canzoni* du *Banquet (Convivio)* de Dante avaient si puissamment témoigné. C'est là une preuve supplémentaire du caractère exceptionnel de l'expérience poétique de Michel-Ange dans un siècle qui reste marqué par le pétrarquisme et où faire de la poésie équivalait à pétrarquiser.

Si la poésie d'amour se partage entre *Ἔρως* et *Ἀγάπη*, les poèmes spirituels de Michel-Ange se distribuent pour leur part entre *Ἔρως* et *θάνατος*, du moins dans la période qui précède la rencontre avec Tommaso Cavalieri (1532) et ensuite au cours du chemin spirituel qu'il entreprend sous l'impulsion de Vittoria Colonna (1538-1547).

Les textes de cette première période semblent s'inspirer de la *meditatio mortis* dont l'œuvre de sculpteur est par ailleurs imprégnée. Si Pétrarque est présent, c'est le Pétrarque des *Triumphî*, du *triumphus temporis* et du *triumphus mortis* :

21

Chiunque nasce a morte arriva  
nel fuggir del tempo ; e 'l sole  
niuna cosa lascia viva.

2. A. Condivi, *Vie de Michel-Ange* [1553], suivie du *Supplément à la vie de Michel-Ange établi par Girolamo Ticciati* [1568], textes présentés et traduits par Bernard Faguet, Castelnau-le-Lez, Climats, 1997, p. 145.

Manca il dolce e quel che dole  
 e gl'ingegni e le parole ;  
 e le nostre antiche prole  
 al sole ombre, al vento un fummo.  
 Come voi uomini fummo,  
 lieti e tristi, come siete ;  
 e or siàn, come vedete,  
 terra al sol, di vita priva.

Ogni cosa a morte arriva.

Già fur gli occhi nostri interi  
 con la luce in ogni speco ;  
 or son voti, orrendi e neri,  
 e ciò porta il tempo seco.<sup>3</sup>

Dans une feuille où sont présentées les ébauches tourmentées des tombeaux de San Lorenzo, nous trouvons les traces les plus aigues de sa perplexité :

51

Oilmè, oilmè, ch'i' son tradito  
 da' giorni mie fugaci e dallo specchio  
 che 'l ver dice a ciascun che fiso 'l guarda !  
 Così n'avvien, chi troppo al fin ritarda,  
 com'ho fatt'io, che 'l tempo m'è fuggito :  
 si trova come me 'n un giorno vecchio.  
 Né mi posso pentir, né m'apparecchio,  
 né mi consiglio con la morte appresso.  
 Nemico di me stesso,  
 inutilmente i pianti e ' sospir verso,  
 ché non è danno pari al tempo perso.

Oilmè, oilmè, pur riterando  
 vo 'l mio passato tempo e non ritruovo  
 in tutto un giorno che sie stato mio !  
 Le fallace speranze e 'l van desio,  
 piangendo, amando, ardendo e sospirando  
 (c'affetto alcun mortal non m'è più nuovo)  
 m'hanno tenuto, ond'il conosco e pruovo,  
 lontan certo dal vero.  
 Or con periglio pèro ;  
 Ché 'l breve tempo m'è venuto manco,  
 né sarie ancor, se s'allungassi, stanco.

I' vo lasso, oilmè, né so ben dove ;  
 anzi temo, ch'il veggio, e 'l tempo andato  
 mel mostra, né mi val che gli occhi chiuda.

3. « Tout ce qui naît vient à mourir / avec le temps ; sous le soleil / nulle chose ne reste vive. / S'évanouissent délices et peines, / les esprits des hommes, leur verbe ; / Quant à nos anciennes lignées, / autant dire ombres au soleil, au vent fumée. / Comme vous, nous fûmes des hommes, / tristes et joyeux, comme vous ; / et maintenant, vous le voyez, nous sommes / de la terre au soleil, sans vie. // Toute chose vient à mourir. / Jadis nos yeux étaient intacts, / chaque orbite avait sa lumière ; / ils sont affreux, vides, éteints : / voilà ce que le temps apporte » (trad. Leyris, *op. cit.*, p. 44).

Or che 'l tempo la scorza cangia e muda,  
 la morte e l'alma insieme ognor fan pruove,  
 la prima e la seconda, del mie stato.  
 E s'io non sono errato,  
 (che Dio 'l voglia ch'io sia),  
 l'eterna pena mia  
 nel mal libero inteso oprato vero  
 veggio, Signor, né so quel ch'io mi spero.<sup>4</sup>

Dans ce désarroi, un fragment de 1531 va même jusqu'à affirmer l'impossibilité humaine à distinguer le bien du mal, l'un se transformant incessamment en l'autre :

Chi di notte cavalca, el di conviene  
 c'alcuna volta si riposi e dorma :  
 così sper'io, che dopo tante pene  
 ristori 'l mie signor mie vita e forma.  
 Non dura 'l mal dove non dura 'l bene,  
 ma spesso l'un nell'altro si trasforma<sup>5</sup>.

Dans cette théorie de la « mutation », qui rappelle un terme constant de Machiavel, Michel-Ange propose — et c'est là une formule radicale qui n'a pourtant pas été remarquée des spécialistes — une interprétation proche du « *de servo arbitrio* » qui, comme chez les Réformés, est empreinte d'un pessimisme sombre et sans rachat :

32

Vivo al peccato, a me morendo vivo ;  
 vita già mia non son, ma del peccato :  
 mie ben dal ciel, mie mal da me m'è dato,  
 dal mie sciolto voler, di ch'io son privo.

4. « Hélas, hélas, je suis trahi / par les jours en fuite et par le miroir / qui dit vrai à quiconque le regarde en face ! / Tous ceux qui tardent trop à songer à leur fin, / moi le premier, dont le temps est passé, / se découvrent un jour âgés. / Je ne sais pas me repentir, prendre conseil, / me préparer à la mort si prochaine. / Ennemi de moi-même, / c'est en vain que je pleure, en vain que je soupire, / nulle coulpe ne vaut le temps perdu. // Hélas, hélas, si je récapitule / le temps passé, je n'y puis pas trouver / un jour, un seul dont j'aie été le maître ! / Les espoirs fallacieux comme les vains désirs, / aimer, pleurer, brûler, pousser mille soupirs / (nulle passion mortelle que je ne connaisse) / m'ont retenu, je le sais, je le sens, / loin du vrai, ce n'est que trop sûr. / Maintenant, le péril est là, / car le temps est bref, il me manque / et, se prolongeât-il, je ne serais pas assagi ! // Je vais sans force, hélas, je ne sais où, / ou plutôt je crains de le voir, car le passé, / même fermant les yeux, est là qui me le montre. / Maintenant que l'âge transforme mon écorce, / La Mort bataille incessamment avec mon âme / à qui régira mon état. / Or, si je ne me trompe / (Dieu veuille que j'aie tort !) / c'est mon châtement éternel / pour le mal que j'ai fait librement et sciemment / que j'entrevois, Seigneur, et je ne sais plus qu'espérer » (trad. Leyris, *op. cit.*, pp. 57-58).

5. « Celui qui fait voyage pendant la nuit / il faut, le jour, qu'il cède ici ou là / au repos, au sommeil. / De même, j'espère que mon Seigneur, / après tant de peine, restaure ma vie, mon âme. / Car le mal n'est pas plus constant que le bien / et souvent l'un en l'autre se change » (trad. Ossola).

Serva mie libertà, mortal mie divo  
 a me s'è fatto. O infelice stato !  
 a che miseria, a che viver son nato !<sup>6</sup>

Cependant, la rencontre avec Cavalieri transforme non seulement le caractère de la poésie amoureuse, mais aussi les accents de la méditation religieuse de Michel-Ange. Les thèmes essentiels de cette quête expriment alors un désir de paix plus affirmé, que le monde ne peut offrir, la nécessité que Dieu vienne au secours d'une volonté qui ne sait pas choisir le bien, ni persévérer dans ce choix. Un sonnet de 1532 déploie ces nouveaux instruments du salut, « la chair, le sang, la croix du Christ, son agonie » :

66

Forse perché d'altrui pietà mi vegna,  
 perché dell'altrui colpe più non rida,  
 nel mie propio valor, senz'altra guida,  
 caduta è l'alma che fu già sì degna.

Né so qual militar sott'altra insegna  
 non che da vincer, da campar più fida,  
 sie che 'l tumulto dell'avverse strida  
 non pèra, ove 'l poter tuo non sostegna.

O carne, o sangue, o legno, o doglia strema,  
 giusto per vo' si facci el mie peccato,  
 di ch'i' pur nacqui, e tal fu 'l padre mio.

Tu sol se' buon ; la tuo pietà suprema  
 soccorra al mie preditto iniquo stato,  
 sì presso a morte e sì lontan da Dio.<sup>7</sup>

Nous avons là tous les éléments d'une économie du sacrifice qui deviendra — quelques années plus tard — la reconnaissance du « bénéfice du sang », lequel seul suffit à notre salut. Pour l'heure, dans ces années de préparation, de mûrissement, c'est surtout l'invocation de la grâce *praeveniens* de Dieu qui se fait jour :

87

Vorrei voler, Signor, quel ch'io non voglio :  
 tra 'l foco e 'l cor di ghiaccia un vel s'asconde

6. « Je vis pour le péché, mourant à moi je vis ; / Ma vie n'est pas à moi, mais celle du péché : / Mon bien me vient du ciel, de moi-même mon mal, / De mon libre vouloir, dont je suis dépourvu. // Ma liberté s'est faite serve, et déité / Mon moi mortel ; ô misérable état ! / Pour quel malheur, quelle vie suis-je né ? » (trad. Orcel, *op. cit.*, pages non numérotées).

7. « Peut-être est-ce pour m'inspirer pitié d'autrui, / Pour que je ne rie plus de la coulpe des autres, / Que, sans autre soutien, dans ma propre valeur, / Mon âme a chu, qui fut jadis si digne. // Et je ne sais sous quelle enseigne militer, / En quoi j'espère échapper, sinon vaincre, / Si bien que le tumulte et les cris ennemis / Ne me fassent périr, si ton pouvoir me manque. // Ô chair, ô sang, ô bois, ô dol extrême, / Que soit par vous justifié mon péché, / Dont je naquis, et je n'eus d'autre père. // Toi seul es bon ; que Ta pitié suprême / Vienne au secours de mon injuste état, / Moi si près de la mort et si lointain de Dieu » (trad. Orcel, *op. cit.*).

che 'l foco ammorza, onde non corrisponde  
la penna all'opre, e fa bugiardo 'l foglio.

I' t'amo con la lingua, e poi mi doglio  
c'amor non giunge al cor ; né so ben onde  
apra l'uscio alla grazia che s'infonde  
nel cor, che scacci ogni spietato orgoglio.

Squarcia 'l vel tu, Signor, rompi quel muro  
che con la suo durezza ne ritarda  
il sol della tuo luce, al mondo spenta !

Manda 'l preditto lume a noi venturo,  
alla tuo bella sposa, acciò ch'io arda  
il cor senz'alcun dubbio, e te sol senta.<sup>8</sup>

Un besoin de paix, que seul le repos de la mort sait donner :

133

Condotta da molt'anni all'ultim'ore,  
tardi conosco, o mondo, i tuo diletti :  
la pace che non hai altrui prometti  
e quel riposo c'anzi al nascer muore.  
La vergogna e 'l timore  
degli anni, c'or prescrive  
il ciel, non mi rinnova  
che 'l vecchio e dolce errore,  
nel qual chi troppo vive  
l'anima 'ncide e nulla al corpo giova.  
Il dico e so per pruova  
di me, che 'n ciel quel sol ha miglior sorte  
ch'ebbe al suo parto più presso la morte.<sup>9</sup>

Le même sujet sera repris dans un madrigal fragmentaire écrit dans une feuille  
présentant les ébauches de l'un des groupes du *Jugement universel* :

269

[...]

Alla buona, alla rie fortuna insieme,  
di me già stanche, ognor chieggio perdono :  
e veggio ben che della vita sono

8. « Je voudrais tant vouloir ce que je ne veux pas : / car entre feu et cœur se glisse un voile de glace / qui étouffe le feu ; et plus ne correspondent / et la plume et les œuvres : menteuse devient ma page. // Je ne t'aime qu'en mots, et puis je me torture, / cet amour ne va pas jusqu'au fond de mon cœur : / je ne sais plus laisser la grâce m'envahir, / illuminer mon cœur, débouter mon orgueil. // Ah ! Seigneur, arrache ce voile, abats ce mur, // que sa massivité ne puisse plus éteindre / le feu de ta lumière que le monde obscurcit ! // À mon âme, ton épouse, envoie donc cette torche / qui nous fut annoncée : que s'embrase mon cœur, / que s'effacent mes doutes, que je m'abîme en toi » (trad. Faguet, *op. cit.*, p. 85).

9. « Mené par les années à mon heure dernière, / Je connais tard, ô monde, tes plaisirs : / Tu promets une paix dont tu ne jouis pas / Et ce repos qui meurt avant que d'être né. / La vergogne et la peur / Des années assignées / Ne font renaître en moi / Que la tendre illusion / En quoi celui qui vit un trop long temps / Meurtrit son âme et ne sert pas son corps. / Je le dis et le sais / Par épreuve : là-haut connaît un meilleur sort / Qui plus près du berceau reçoit la mort » (trad. Orceel, *op. cit.*).

ventura e grazia l'ore brieve e corte,  
se la miseria medica la morte.<sup>10</sup>

C'est à partir de cette méditation que Michel-Ange approfondit — surtout pendant et à la suite de son expérience autour des tombeaux de San Lorenzo — sa lecture de la nuit, réceptacle du repos, du silence, de la paix. Le grand thème virgilien :

Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem  
corpora per terras, silvaeque et saeva quierant  
aequora, cum medio volvuntur sidera lapsu,  
cum tacet omnis ager, pecudes pictaeque volucres,  
quaeque lacus late liquidos, quaeque aspera dumis  
rura tenent, somno positae sub nocte silenti  
[lenibant curas, et corda oblita laborum].  
At non infelix animi Phoenissa, nec umquam  
solvitur in somnos, oculisque aut pectore noctem  
Accipit [...] *(Aeneidos liber IV, 521-531)*

s'ouvre ici à une méditation sur la condition humaine d'une ampleur unique dans la poésie italienne avant Leopardi (l'autre poète qui a su placer la poésie sous l'emblème de la nuit). Je propose ici trois sonnets, les plus célèbres de Michel-Ange, qu'il faut méditer avec lenteur dans le silence le plus recueilli :

104

Colui che fece, e non di cosa alcuna,  
il tempo, che non era anzi a nessuno,  
ne fe' d'un due e diè 'l sol alto all'uno,  
all'altro assai più presso diè la luna.

Onde 'l caso, la sorte e la fortuna  
in un momento nacquer di ciascuno ;  
e a me consegnaro il tempo bruno  
come a simil nel parto e nella cuna.

E come quel che contrafà se stesso,  
quando è ben notte, più buio esser suole,  
ond'io di far ben mal m'affliggo e lagno.

Pur mi consola assai l'esser concesso  
far giorno chiar mia oscura notte al sole  
che a voi fu dato al nascer per compagno.<sup>11</sup>

10. « [...] Et je vois bien que de notre vie / don et bonheur c'est le temps court et bref / si seule la mort apaise notre misère » (trad. Ossola).

11. « Celui qui, de néant, créa le temps / Qui n'était rien naguère pour personne, / En fit deux parts, donnant le haut soleil à l'une, / Donnant la lune à l'autre tant plus proche. // Lors le hasard, le sort et la fortune / En un instant naquirent pour chacun, / Et ceux-ci m'assignèrent le temps nocturne / Comme semblable à moi dès le berceau. // Et comme qui se contrefait soi-même, / Plus il est nuit, plus la nuit est obscure, / Et moi plus je fais mal, plus m'afflige et me plains. // Mais me console fort que j'aie reçu le don / De rendre brillant jour ma nuit sombre au soleil / que vous reçûtes en naissant pour compagnon » (trad. Orceel, *op. cit.*).

« *Il tempo bruno* » est bien la couleur de la Mélancolie que nous trouvons explicitement évoquée par le portugais Francisco de Hollande (1516-1584) qui avait connu Michel-Ange en 1538 ; rencontre dont il fait état dans son traité *Dialogues avec Michel-Ange*, qu'il publia sous le titre *Da pintura antiga* à Lisbonne en 1548 :

Il ne fait pas de doute qu'à Votre Excellence également a échappé l'admirable sculpture et chapelle des Médicis à Florence, peinture en marbre<sup>12</sup> dont Michel-Ange est l'auteur, avec ses statues en ronde-bosse, œuvre si sublime qu'elle peut bien rivaliser avec n'importe laquelle des grandes œuvres antiques ; j'y ai admiré la déesse, ou l'image, de la Nuit, endormie au-dessus d'un oiseau nocturne, la Mélancolie d'un mort que l'on jurerait vivif et les nobles sculptures qui entourent l'Aurore.<sup>13</sup>

Ce « tempo bruno » est aussi l'ombre du *taedium vitae* et de la mort, « tedio » sous le sceau duquel est construit le sonnet précédent, le plus virgilien des sonnets de Michel-Ange :

102

O notte, o dolce tempo, benché nero,  
con pace ogn' opra sempr' al fin assalta ;  
ben vede e ben intende chi t'esalta,  
e chi t'onor' ha l'intelletto intero.

Tu mozzi e tronchi ogni stanco pensiero  
che l'umid' ombra e ogni quiet' appalta,  
e dall'infima parte alla più alta  
in sogno spesso porti, ov'ire spero.

O ombra del morir, per cui si ferma  
ogni miseria a l'alma, al cor nemica,  
ultimo delli affliti e buon rimedio ;  
tu rendi sana nostra carn' inferma,  
rasciughi i pianti e posi ogni fatica,  
e furi a chi ben vive ogn'ira e tedio.<sup>14</sup>

12. En revanche Vasari n'accorde aucune place à la Mélancolie dans sa description de ce même monument : « On est plus émerveillé encore par les tombeaux des ducs Julien et Laurent de Médicis, si l'on songe qu'il n'a pas voulu laisser à la seule terre l'honneur de leur donner une sépulture digne de leur grandeur, mais y convoquer, mettre au centre la réalité universelle en plaçant quatre statues sur le couvercle des deux sépulcres : sur l'un la *Nuit* et le *Jour*. Sur l'autre l'*Aurore* et le *Crépuscule*. Ces statues aux attitudes et au jeu musculaire superbes suffiraient, si l'art venait à se perdre, à le ramener à sa clarté première. Il y a aussi les deux capitaines en armures, l'un le duc Laurent rêveur, dans l'attitude d'un sage, avec des jambes si magnifiques qu'il n'y a plus beau. Pour l'autre, le duc Julien, tête et cou, orbites des yeux, profil du nez, ouverture de la bouche et chevelure sont si prodigieux, mains, bras, genoux et pieds, toute la réalisation est telle qu'on ne peut se lasser, se rassasier de le regarder. Devant la beauté des sandales et de la cuirasse, on se croit au ciel, pas sur terre » (G. Vasari, *Les vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*, op. cit., tome 9, p. 234).

13. François de Hollande, *De la peinture. Dialogues avec Michel-Ange*, trad. Simone Matarasso-Gervais, Aix-en-Provence, Alinéa, 1984, p. 45.

14. « Ô nuit, ô temps si doux encor que noir, / de ta paix tu couvres chaque ouvrage ; / qui t'exalte a bonne vue et entendement, / et qui t'honore, l'intelligence entière. // Tu retranches et coupes toute pensée lasse, / Que l'ombre humide de ton calme absorbe, / d'une région infime à la plus haute / en rêve tu conduis : là je désire aller. // Ombre de notre mort, par qui s'arrêtent / toutes les misères de l'âme, ennemies du cœur, / pour tous les affligés remède ultime et bon, // toi seule sais guérir notre chair malade, /

L'éloge de la nuit trouve son accent le plus profond dans le sonnet qui oppose à la ferveur du jour et du soleil l'ombre du « tempo nero » et son travail silencieux qui ne brûle pas mais protège l'homme et la création :

103

Ogni van chiuso, ogni coperto loco,  
quantunche ogni materia circumscrive,  
serba la notte, quando il giorno vive,  
contro al solar suo luminoso gioco.

E s'ella è vinta pur da fiamma o foco,  
da lei dal sol son discacciate e prive  
con più vil cosa ancor sue specie dive,  
tal c'ogni verme assai ne rompe o poco.

Quel che resta scoperto al sol, che ferve  
per mille vari semi e mille piante,  
il fier bifolco con l'aratro assale ;

ma l'ombra sol a piantar l'uomo serve.  
Dunche, le notti più ch'e' di son sante,  
quanto l'uom più d'ogni altro frutto vale.<sup>15</sup>

« *Dunche, le notti più ch'e' di son sante* » : oui, la nuit de Getsémani, mais aussi la nuit de Nicodème, la nuit de la conversion, de l'Esprit Saint :

Il est un homme parmi les Peroushîm du nom de Naqdimôn, un chef des Iehoudîm.

Il vient vers lui de nuit et lui dit :

« Rabbi, nous savons que, d'Elohîm, tu es venu en enseigneur.

Non, nul ne peut accomplir ces signes que tu fais

si Elohîm n'est pas avec lui. »

Iéshoua' répond et lui dit : « Amen, amen, je te dis,

nul, s'il ne naît d'en haut, ne peut voir le royaume d'Elohîm. »

Naqdimôn lui dit : « Comment un homme peut-il naître s'il est vieux ?

Peut-il une deuxième fois entrer dans le ventre de sa mère et naître ? »

Iéshoua' répond : « Amen, amen, je te dis,

nul, s'il ne naît d'eau et de souffle,

ne peut entrer au royaume d'Elohîm.

Ce qui naît de la chair est chair ;

ce qui naît du souffle est souffle.

Ne t'étonne pas que je te dise : vous devez naître d'en haut.

---

essuies les pleurs, allèges les fardeaux, / et chasses des vivants colère et peine » (trad. Violante, *op. cit.*, p. 66).

15. « Tout endroit clos, tout espace couvert, / Tout ce que la matière circonscrit / Garde la nuit, tandis que vit le jour, / Contre les jeux lumineux du soleil. // Et si la flamme ou le feu vainc la nuit, / Le soleil ou toute autre lumière plus vile / Éloigne sa divine apparence et l'en prive, / Tant qu'à rompre la nuit suffit un ver luisant. // Cela qui reste ouvert au jour et qui bouillonne / De mille graines variées, de mille plantes, / Le cruel laboureur l'attaque de son soc ; // Pourtant l'ombre seule fait pousser l'homme. / Ainsi les nuits plus que les jours sont saintes, / Autant que l'homme est supérieur aux fruits » (trad. Orcel, *op. cit.*).

Il souffle où il veut, le souffle, et tu entends sa voix.  
 Mais tu ne sais pas d'où il vient ni où il va ;  
 ainsi de tout natif du souffle. »<sup>16</sup>

Dans les *Dialogues* de Francisco de Hollande, Michel-Ange souligne cette présence nécessaire de l'Esprit Saint pour toute création :

« [...] Certes il faut blâmer le peu de soin avec lequel certains peignent les images sacrées ; des peintres sans habileté osent les exécuter sans aucune révérence de façon si peu convenable qu'au lieu de nous inciter à la dévotion et aux larmes certaines nous invitent à rire ».

« C'est en effet une grande entreprise ! » poursuit Michel-Ange « Il ne suffit pas à un peintre, pour imiter en partie la vénérable image de Notre-Seigneur, d'être un grand maître, mais il lui faut aussi vivre selon le bien, et, si possible, être saint, afin que son esprit soit inspiré par l'Esprit-Saint. »<sup>17</sup>

Mais il convient avant tout de s'attarder sur la *Pietà* de Florence, monument qui témoigne exemplairement de la prédilection de Michel-Ange pour Nicodème et pour sa nuit, emblème de méditation, de conversion, de compassion ; j'emprunte à Condivi les mots pour décrire cette œuvre :

À l'heure actuelle, il a un marbre en chantier qu'il fait pour son propre plaisir, parce que c'est un homme qui bouillonne d'idées et que chaque jour il donne naissance à quelque chose. C'est un groupe de quatre personnages, plus grands que nature, un Christ qu'on vient de descendre de la Croix, et que sa Mère soutient dans la mort, supportant son corps avec sa poitrine, ses mains et ses genoux, le tout dans une pose merveilleuse. Elle est cependant aidée en cela par Nicodème qui, droit et bien ferme sur ses jambes, soutient le Christ d'en haut en le tenant sous les bras, avec une force étonnante, aidé par Marie-Madeleine sur la gauche. Et bien qu'elle soit infiniment malheureuse, rien n'empêche Marie-Madeleine d'accomplir son office, et de venir ainsi en aide à la Mère, atteinte à en mourir. Le Christ, parce qu'il se laisse aller, tombe comme si tous ses membres cédaient, mais dans une attitude très différente de celle que Michel-Ange lui a donnée dans la *Pietà* qu'il fit pour la Marquise de Pescara, ou celle de la *Madone della Febbre*. Il serait impossible de parvenir à décrire avec des mots la beauté et les émotions de cette œuvre : le désespoir, l'infinie souffrance, et surtout le sentiment d'abandon de la Mère, aussi n'en dirais-je pas plus. Je dois seulement ajouter que c'est une création extrêmement singulière, et une des œuvres les plus puissantes parmi toutes celles qu'il fit jusqu'à présent, surtout parce que chaque personnage est fortement individualisé, et que rien dans les ornements de chaque figure n'entre en rupture avec ceux des autres.<sup>18</sup>

C'est comme si Michel-Ange opposait ici, dans les « *attitudini* » de ce groupe, le profil terrible du Moïse au regard tendre de Nicodème, ainsi qu'il le décrit dans l'un de ses sonnets les plus inspirés :

16. *Joan.*, III, 1-8 ; je cite de la *Bible*, traduite et présentée par André Chouraqui, Paris, Desclée de Brouwer, 1989, pp. 2065-2066.

17. François de Hollande, *op. cit.*, p. 71.

18. A. Condivi, *Vie de Michel-Ange*, LIV, *op. cit.*, pp. 117-118.

290

Scarco d'un'importuna e greve salma,  
Signor mie caro, e dal mondo disciolto,  
qual fragil legno a te stanco rivolto  
da l'orribil procella in dolce calma.

Le spine e ' chiodi e l'una e l'altra palma  
col tuo benigno umil pietoso volto  
prometton grazia di pentirsi molto,  
e speme di salute a la trist'alma.

Non mirin co' iustizia i tuo sant'occhi  
il mie passato, e 'l gastigato orecchio ;  
non tenda a quello il tuo braccio severo.

Tuo sangue sol mie colpe lavi e tocchi,  
e più abondi, quant' i' son più vecchio,  
di pronta aita e di perdono intero.<sup>19</sup>

Des gestes éloquents opposent, chez Michel-Ange, Moïse et Nicodème : le bras qui s'ouvre et se plie pour soutenir, le bras qui s'étend sévère ; le choix du sculpteur est aussi le vers du poète : « et n'étends sur lui un bras justicier » (« *non tenda a quello il tuo braccio severo* »).

Il ne s'agit pas seulement d'un geste ou d'un vers mais bien d'un signe de poétique qui nous renvoie à un choix spirituel qui mûrit lentement chez Michel-Ange et qui sera le *Leitmotiv* même de sa rencontre avec Vittoria Colonna, de son adhésion au groupe des disciples de Juan de Valdés ; choix qui se manifeste par un vocabulaire spirituel très précis, fondé sur trois principes : nous ne pouvons aspirer au salut que par la miséricorde de Dieu ; cette miséricorde s'exprime et jaillit du « bénéfique du sang » offert par le Christ sur la croix ; l'acceptation — de notre part — de cette grâce se fait *in interiore homine*. Notre religion donc — comme le disait Juan de Valdés — doit être « *espiritual y interior* » (fondée dans et par l'Esprit à l'intérieur de nous-mêmes, par la foi et non par les « œuvres de la Loi »). Un texte emblématique, à ce sujet, nous est fourni par un fragment de sonnet rédigé après la mort de Vittoria Colonna :

280

L'alma inquieta e confusa in sé non truova  
altra cagion c'alcun grave peccato  
mal conosciuto, onde non è celato  
all'immensa pietà c'a' miser giova.  
I' parlo a te, Signor, c'ogni mie pruova

19. « Soulagé d'un pesant, d'un importun fardeau, / mon cher Seigneur, et détaché de ce bas monde, / telle une frêle barque, épuisé, je me tourne / vers toi, douceur et calme après l'affreux orage. // Les épines, les clous, puis l'une et l'autre paumes / comme ton doux visage, humble et miséricord, / promettent à mon âme contristée la grâce / d'un profond repentir, que suivrait le salut. // Que tes saints yeux non plus que tes chastes oreilles / n'usent point de rigueur en pesant mon passé / et n'étend pas sur lui un bras justicier. // Que ton sang seul atteigne et lave mes péchés, / qu'il abonde, à mesure que croît mon grand âge, / en assistance prompte et pardon plénier » (trad. Leyris, *op. cit.*, p. 125).

*fuor del tuo sangue non fa l'uom beato :*  
 miserere di me, da ch'io son nato  
 a la tuo legge ; e non fie cosa nuova.<sup>20</sup>

Ce bénéfice du sang devient alors la source et le fil précieux, la corde à laquelle il faut s'agripper, aussi bien dans l'un des groupes représentés dans le *Jugement* de la Sixtine que dans un sonnet qui en sera le commentaire, rédigé vers 1555 :

289

Non è più bassa o vil cosa terrena  
 che quel che, senza te, mi sento e sono,  
 onde a l'alto desir chiede perdono  
 la debile mie propia e stanca lena.

Deh, porgi, Signor mio, quella catena  
 che seco annoda ogni celeste dono :  
 la fede, dico, a che mi stringo e sprono ;  
 né, mie colpa, n'ho grazia intiera e piena.

Tanto mi fie maggior, quante più raro  
 il don de' doni, e maggior fia se, senza,  
 pace e contento il mondo in sé non have.

Po' che non fusti del tuo sangue avaro,  
 che sarà di tal don la tuo clemenza,  
 se 'l ciel non s'apre a noi con altra chiave ?<sup>21</sup>

Cette attitude, qui attribue à l'initiative divine tout l'espoir du salut, va jusqu'à affirmer — comme dans certains courants de la pensée réformée — l'impuissance de la volonté humaine. Dans cette prison d'un « *servo arbitrio* », seul le « vouloir divin » peut libérer, renouveler l'âme :

274

Deh fammiti vedere in ogni loco !  
 Se da mortal bellezza arder mi sento,  
 appresso al tuo mi sarà foco ispento,  
 e io nel tuo sarò, com'ero, in foco.

Signor mie caro, i' te sol chiamo e 'nvoco  
 contr'a l'inutil mie cieco tormento :  
 tu sol puo' rinnovarmi fuora e drento  
 le voglie e 'l senno e 'l valor lento e poco.

20. « Mon âme inquiète et confuse ne trouve en elle / aucune raison de l'être si ce n'est celle / d'un grave péché méconnu, mais que n'ignore / ton immense merci, secours du malheureux. // Je t'implore, Seigneur ; vains sont tous mes efforts / pour faire, si ton sang n'y pourvoie, un élu : / aie compassion de moi qui suis né sous ta loi ; / en cela rien de neuf que tu n'aies fait déjà » (trad. Leyris, *op. cit.*, p. 117 ; je souligne).

21. « Il n'est rien de plus bas, de plus vil sur la terre / que celui que, sans toi, je me sens être et suis ; / aussi est-ce à l'objet de mon désir suprême / que mes faibles forces, si lasses, crient merci. // Ô mon Seigneur, tends-moi, je t'en prie, cette chaîne, / à laquelle tout don céleste est attaché : / la foi — elle à qui je peine pour m'agripper, / par ma faute n'en ayant point la grâce entière. // Ce don des dons sera pour moi d'autant plus grand / qu'il est plus rare, que paix et contentement, / sans lui, sont refusés l'un et l'autre à ce monde. // Tu n'as pas ménagé ton sang, mais d'une telle / effusion de ta clémence, comment jouir / si l'autre clef [scil. : la foi] / ne nous a pas ouvert le Ciel ? » (trad. Leyris, *op. cit.*, p. 124).

Tu desti al tempo, Amor, quest'alma diva  
 e 'n questa spoglia ancor fragil e stanca  
 l'incarcerasti, e con fiero destino.  
 Che poss'io altro che così non viva ?  
 Ogni ben senza te, Signor, mi manca ;  
 il cangiar sorte è sol poter divino.<sup>22</sup>

Afin de mieux saisir la nouveauté de la pensée religieuse de Michel-Ange, il suffira de rappeler le fragment d'un sonnet [292] où l'auteur déclare que « *nessun proprio valor può seguirte, / se non gli mostri le tuo sante vie* » [« aucune volonté de la personne humaine ne peut te suivre, / si tu ne lui montres ton saint chemin »], et d'en lire le développement dans le texte suivant, qui se présente comme une reprise explicite de l'un des sonnets les plus célèbres de Pétrarque :

293

Carico d'anni e di peccati pieno  
 e col trist'uso radicato e forte,  
 vicin mi veggio a l'una e l'altra morte,  
 e parte 'l cor nutrisco di veleno.  
 Né proprie forze ho, c'al bisogno sièno  
 per cangiar vita, amor, costume o sorte,  
 senza le tuo divine e chiare scorte,  
 d'ogni fallace corso guida e freno.  
 Signor mie car, non basta che m'invogli  
 c'aspiri al ciel sol perché l'alma sia,  
 non come prima, di nulla, creata.  
 Anzi che del mortal la privi e spogli,  
 prego m'ammezzi l'alta e erta via,  
 e fie più chiara e certa la tornata.<sup>23</sup>

Si nous comparons ce texte au sonnet de Pétrarque qui en est la source<sup>24</sup>, nous voyons que Michel-Ange situe son paradigme de figures au-delà de la

22. « De grâce, que partout je Te voie ! Si je sens / que je brûle du fait d'une beauté mortelle, / que ce ne soit que d'un feu mort auprès du tien, / où j'espère arder comme avant de vive flamme. // Qui pourrais-je invoquer, implorer à l'encontre / de cet aveugle et vain tourment, mon cher Seigneur, / hors Toi, qui seul peux rénover de fond en comble / ma raison, mon vouloir et ma piètre valeur ? // Tu as livré au Temps, Amour, ma divine âme / et dans cette carcasse aujourd'hui frêle et lasse, / tu l'as emprisonnée avec un dur destin. // Comment faire pour ne plus vivre de la sorte ? / Seigneur, si Tu me manques, me manque tout bien : / changer de sort dépend du seul vouloir divin » (trad. Leyris, *op. cit.*, p. 115).

23. « Chargé d'ans et plein de péchés dont j'ai la triste, / la tenace habitude enracinée très fort, / je me vois touchant presque à l'une et l'autre morts, / mais toujours distillant du poison à mon cœur. // La force qu'il faudrait me manque pour changer / d'existence et d'amour, de façons et de sort, / si je n'ai ta divine et lumineuse escorte / pour me guider et m'épargner tout mauvais pas. // Mon cher Seigneur, que tu me souffles d'aspirer / au Ciel ne suffit point pour que mon âme soit, / certes non plus de rien cette fois, recréée : // encore te faut-il, de ce qui est mortel / la sevrer, m'abrégger le long, l'âpre chemin / et rendre mon retour plus clair et plus certain » (trad. Leyris, *op. cit.*, p. 127).

24. « Passa la nave mia colma d'oblio / per aspro mare, a mezza notte il verno, / infra Scilla et Caribdi ; et al governo / siede 'l signore, anzi 'l nimico mio. // A ciascun remo un penser pronto et rio / che la tempesta e 'l fin par ch'abbi a scherno ; / la vela rompe un vento humido eterno / di sospir', di speranze et di desio. // Pioggia di lagrimar, nebbia di sdegni / bagna et rallenta le già stanche sarte, / che

tempête de Lucrèce, des abîmes d'Augustin ; il écrit ce sonnet *sub specie Apocalypsis*, car c'est la *mors secunda* qui se dessine derrière la mort du corps ; le temps est devenu court, il faut que la miséricorde de Dieu abrège le chemin, se substitue à la volonté défaillante de l'homme. Dans les derniers sonnets, Michel-Ange emploie une métaphore plus radicale encore : l'« incorporation au Sang » qui seule témoigne du *don démesuré* de la grâce :

294

Mentre m'attrista e duol, parte m'è caro  
ciascun pensier c'a memoria mi riede  
il tempo andato, e che ragion mi chiede  
de' giorni persi, onde non è riparo.  
Caro m'è sol, perc'anzi morte imparo  
quant'ogni uman diletto ha corta fede ;  
tristo m'è, c'a trovar grazi' e mercede  
negli ultim'anni a molte colpe è raro.  
Ché ben c'alle promesse tua s'attenda,  
sperar forse, Signore, è troppo ardire  
c'ogni superchio indugio amor perdoni.  
Ma pur par nel tuo sangue si comprenda,  
se per noi par non ebbe il tuo martire,  
senza misura sien tuo cari doni.<sup>25</sup>

Il convient à ce propos d'évoquer le traité célèbre du *Bénéfice du Christ* qui a marqué si profondément la pensée de Michel-Ange dans les années Quarante et encore après la mort de Vittoria Colonna :

O chose abhominable ! si nous faisons profession d'estre chrestiens et entendans que le Filz de Dieu a prins sur soy tous noz pechez, lesquelz il a effacez avec son precieux sang, se laissant pour nous attacher sur la croix, ce neantmoins nous pretendons de nous

---

son d'error con ignorantia attorto ; // Celansi i duo mei dolci usati segni ; / morta fra l'onde è la ragion et l'arte, / tal ch'incomincio a desperar del porto. » (F. Petrarca, *Canzoniere*, CLXXXIX, texte établi par G. Contini, Torino, Einaudi, 1964, p. 245 [« Passe ma nef comblée d'oubli / par âpre mer, à la minuit d'hiver, / entre Scylle et Charybde, et à la barre / se tient mon maître, ou mieux mon ennemi. // À chaque rame un penser prompt, coupable, / qui semble se moquer de tempête et de mort ; / et déchire la voile un vent toujours humide / de soupirs, d'espérances, et de désirs. // La pluie de mes pleurs, la brume des dédains, / détrompent et détendent les haubans fatigués / qui sont faits d'errement, d'ignorance tressés. // Mes phares coutumiers, si doux, tous deux se cachent ; / morte parmi les flots est la raison et l'art : / me voici désormais désespérant du port » ; je cite de la traduction de Pierre Blanc : Pétrarque, *Canzoniere / Le Chansonnier*, Paris, Bordas, 1988, p. 327]).

25. « Quand m'attriste et pâtis, plus je vois chèrement / Un à un les pensers qui souvenir me font / Du temps passé, puis là me demandent raison / Des jours perdus pour qui n'est rachat ni paiement. // Chers ils me sont, pour ce qu'avant la mort j'apprends / Combien tout plaisir d'homme est précaire leçon ; / Tristes, car de trouver grâce et non point rançon / Pour mille fautes est rare à la fin de nos ans. // Encor que l'homme espère en ton for indulgent, / De trop d'espoir, Seigneur, c'est le cœur se recuire, / Pour tel retard briguant de ton amour pardon. // Mais chaque être voit bien qu'ayant versé ton sang, / Pour nous tous enduré l'ahan de ton martyre, / Sont hors mesure ici tes adorables dons » (trad. P. Pascal, *op. cit.*, pp. 86-87).

vouloir iustifier et impetrer la remission de noz pechez avec noz œuvres, comme si les merites, la iustice et le sang de Iesus Christ n'estoit suffisant à ce faire [...] <sup>26</sup>

[...] et donnons toute la gloire de nostre iustification à la misericorde de Dieu et au merite de son Enfant, lequel par son sang nous a delivrez de l'empire de la Loy et de la tyrannie du peché et de la mort : et nous a conduitz au royaume de Dieu, pour nous donner vie et felicité eternelle. <sup>27</sup>

Et par ainsi quand nous serons sollicités à douter de la remission de noz pechez et que nostre conscience nous commencera à troubler, alors aornez de la vraye foy, devons soudainement recourir au sang precieux de Iesus Christ, pour nous respandu sur l'autel de la croix et distribué aux apostres en la dernière cène, soubz le voyle du très saint sacrement [...] <sup>28</sup>

[...] de sorte, que ma conscience ne sera iamais tranquille, si ie cyude que par mes œuvres mes pechez me soyent pardonnez : mais si ie regarde aux promesses et aux pactes de Dieu, lequel me promet remission de mes pechez par le sang de Iesus Christ, ie suis autant certain de l'avoir impetrée et d'avoir sa grace [...] <sup>29</sup>

Saint Augustin en ces deux lieux demontre clairement que le chrestien ne doit point craindre, mais estre certain de sa iustification, en se fondant non point en ses œuvres, mais au precieux sang de Iesus Christ, lequel nous nettoye de tous noz pechez et nous pacifie avecques Dieu. Saint Bernard sur l'annontiation du Seigneur, au premier sermon, dit trèsvidemment, qu'il ne suffit point de croire et qu'on ne peut avoir la remission des pechez, sinon par la misericorde de Dieu [...] <sup>30</sup>

Or sommes nous maintenant arrivez à la fin de noz propos, ausquelz nostre principale intention a esté de magnifier, selon noz petites forces, le benefice admirable que le chrestien a receu par Iesus Christ crucifié : et de demonstrier que la foy par elle seule iustifie, à sçavoir que Dieu reçoit et tient pour iustes ceux qui vrayement croient qu'iceluy ayt satisfait pour leurs pechez ; combien que tout ainsi que la lumière ne peut estre separée de la flamme, qui de soy-mesme brusle et devore tout, aussi les bonnes œuvres ne peuvent estre separées de la foy, laquelle seule par soy iustifie. <sup>31</sup>

Ce thème si fréquent se résume en une figure : celle du paradis qui s'ouvre comme le Christ ouvre ses bras en croix. C'est là une comparaison classique que nous retrouvons au troisième chapitre du *Bénéfice* :

Nous cognoissans que soubz le ciel il n'est point donné autre nom aux hommes, auquel nous puissions estre sauvez, que le nom de Iesus Christ, accourons à luy avec le pas de vive foy et nous iettons entre ses bras, puis qu'il nous invite si gracieusement en criant : *Venez à moy vous tous qui estes travaillez et foullez, et ie vous soulageray.* Quelle

26. *Du Bénéfice de Iesuchrist crucifié, envers les Chrestiens. Traduit de vulgaire Italien en langage François*, À Paris, par Antoine Iurie, rue saint Victor, à l'enseigne du Coq, MDXLVIII ; republié in Benedetto da Mantova, *Il Beneficio di Cristo. Con le versioni del secolo XVI. Documenti e testimonianze*, par S. Caponetto, Firenze — Chicago, Sansoni — The Newberry Library [« Corpus Reformatorum Italicorum »], 1972, pp. 89-153 ; notre citation au chap. III, p. 104.

27. *Ibid.*, p. 106.

28. *Ibid.*, chap. VI, p. 134.

29. *Ibid.*, chap. VI, p. 136.

30. *Ibid.*, chap. VI, p. 150.

31. *Ibid.*, chap. VI, p. 152.

consolation, quelle liesse se peut accompagner en ceste vie à celle de celui là, lequel se sentant oppressé de la pesanteur intolérable de ses pechez, entend si douces et souefves paroles du Filz de Dieu, qui luy promet tant benignement le recréer et delivrer de si grand peine ?<sup>32</sup>

et que la version française rend encore plus solennelle, douce et majestueuse en ajoutant une comparaison fluviale au rythme lent et apaisé :

Duquel m'estant tombé entre les mains un petit traicté composé en langue italienne, où il est merveilleusement bien tiré au vif par un pinceau autre qu'humain, il m'a semblé bon de le mettre en françois, afin que ceux de ma nation en puissent aussi faire leur profit et en avoir la consolation que i'ay eue. Et principalement les simples gens et qui n'ont grand profundité de savoir, car il semble que l'auteur (quel qu'il soit) se soit voulu entièrement accomoder à eux en toutes choses, sans chercher ny affectée elegance de langage, ny grande obscurité de sentences : mais tout ainsi que nous voyons la Saone en temps d'esté s'en aller lentement ioindre à son Rhosne, sans faire nul dommage à personne, pareillement cestuy s'en va coulant tant doucement entre les bras de son cher espoux Iesus Christ, sans s'arrester à chose aucune, que bien maling seroit qui le voudroit viser de travers, ny empescher en rien son cours.<sup>33</sup>

C'est le même thème (ouverture des bras en croix, ouverture du salut) que Michel-Ange développe dans une adhésion pleine et littérale au symbolisme du traité :

298

Non fur men lieti che turbati e tristi  
che tu patissi, e non già lor, la morte,  
gli spirti eletti, onde le chiuse porte  
del ciel, di terra a l'uom col sangue apristi.

Lieti, poiché, creato, il redemisti  
dal primo error di suo misera sorte ;  
tristi, a sentir c'a la pena aspra e forte,  
servo de' servi in croce divenisti.

Onde e chi fusti, il ciel ne diè tal segno  
che scurò gli occhi suoi, la terra aperse,  
tremorno i monti e torbide fur l'acque.

Tolse i gran Padri al tenebroso regno,  
gli angeli brutti in più doglia sommerse ;  
godé sol l'uom, c'al batesmo rinacque.<sup>34</sup>

32. *Ibid.*, chap. III, p. 101.

33. *Ibid.*, *Le Traducteur à tous les chrestiens qui sont dessoubz le ciel, salut*, p. 96.

34. « Non moins joyeux qu'émus d'un désespoir jaloux, / Quand tu vins endurer, à leur place, la mort, / Furent les hauts élus, là donc où sans effort / À l'homme ouvrit ton sang les célestes verroux. // Joyeux, car, en sa chair, tu repris d'un seul coup / La primitive erreur de son malheureux sort, / Tristes, car ils sentaient ton supplice âpre et fort, / Où serviteur des serfs te firent croix et clous. // De ton être le ciel donna signes sans nombre, / Lui notre œil fit obscur et la terre béante, / Les ondes et les monts vint troubler d'anathèmes, // Les Pères il sauva du royaume des ombres / Les anges révoltés dans le feu s'écroulèrent : / L'homme exulta, lui seul renaissait du baptême » (trad. P. Pascal, *op. cit.*, pp. 88-89).

285

Giunto è già 'l corso della vita mia,  
con tempestoso mar, per fragil barca,  
al comun porto, ov'a render si varca  
conto e ragion d'ogni opra trista e pia.

Onde l'affettüosa fantasia  
che l'arte mi fece idol e monarca  
conosco or ben com'era d'error carca  
e quel c'a mal suo grado ogn'uom desia.

Gli amorosi pensier, già vani e lieti,  
che fien or, s'a duo morte m'avvicino ?  
D'una so 'l certo, e l'altra mi minaccia.

Né pingere né scolpire fie più che quieti  
l'anima, volta a quell'amor divino  
c'aperse, a prender noi, 'n croce le braccia.<sup>35</sup>

Il s'agit d'un sonnet que Michel-Ange a envoyé en 1552-1554 à Giorgio Vasari, mais qui décrit, très probablement, le crucifix que Vittoria Colonna avait sollicité et dont une ébauche, un dessin très émouvant, nous est conservé. Ce thème même est repris par Vittoria Colonna dans l'un de ses sonnets les plus explicites. Quel est donc le rapport qui lia Michel-Ange à Vittoria Colonna et quels sont les thèmes de leur correspondance poétique ?

[94]

Le braccia aprendo in croce, e l'alme e pure  
piaghe, largo, Signor, apristi il Cielo,  
il Limbo, i sassi, i monumenti, e 'l velo  
del tempio antico, e l'ombre, e le figure.

Le menti umane infin allora oscure  
illuminasti, e dileguando il gielo  
le riempiesti d'un ardente zelo  
ch'aperse poi le sacre Tue scritte.

Mostrossi il dolce imperio e la bontade  
che parve ascosa in quei tanti precetti  
de l'aspra e giusta legge del timore ;

oh desiata pace ! oh benedetti  
giorni felici ! oh liberal pietade  
che ne scoperse grazia, lume, amore !<sup>36</sup>

35. « Voici que le cours de ma vie en est venu / par tempétueuse mer et fragile nacelle / au commun havre où les humains vont rendre compte / et raison de toute œuvre lamentable ou pie. // Dès lors, je sens combien la trompeuse passion / qui m'a fait prendre l'Art pour idole et monarque / était lourde d'erreur et combien les désirs / de tout homme conspirent à son propre mal. // Les pensers amoureux, jadis vains et joyeux, / qu'en est-il à présent que deux morts se rapprochent ? / De l'une je suis sûr et l'autre me menace. // Peindre et sculpter n'ont plus le pouvoir d'apaiser / mon âme, orientée vers ce divin amour / qui, pour nous prendre, sur la Croix ouvrit les bras » (trad. Leyris, *op. cit.*, p. 120).

36. V. Colonna, *Rime* [1538, 1539, 1540, 1542, etc.] ; édition établie par Alan Bullock, Bari, Laterza, 1982 ; *Rime spirituali*, n° 94, p. 132.

[61]

Poi che la vera ed invisibil luce  
 n'apparve chiara in Cristo, ond'or per fede  
 l'eterna eredità, l'ampia mercede,  
 fra l'aperte Sue piaghe a noi traluçe,  
 qual scorta infida e vano error ne 'nduce  
 a por su l'alta gloriosa sede  
 de l'alma il senso, che sol ombra vede,  
 lasciando il vero Sol, ch'al Ciel conduce,  
 la cui virtù con l'orma e con l'exempio,  
 con la moderna istoria e con l'antica,  
 ne chiama e sprona al dextro ed erto calle ?  
 Ma questo labirinto obliquo ed empio  
 che porta sempre in più profonda valle  
 il cieco veder nostro ognora intrica.<sup>37</sup>

Si nous avons jusqu'ici examiné les thèmes classiques de la tradition amoureuse : ἔρως et θάνατος, ἔρως et ἀγάπη, il faut à présent poser une autre liaison et plus haute : celle de ἔρως et χάρις.

En effet, s'il y a une thématique constante qui parcourt l'ensemble des textes nombreux que Michel-Ange consacre à Vittoria Colonna, c'est bien certainement celle du couple « *amore e grazia* ». Dès le commencement, « *Bellezza e grazia equalmente infinita* » définissent la beauté et l'influence spirituelle qu'exerce Vittoria Colonna :

114

Ben vinci ogni durezza  
 cogli occhi tuo, com'ogni luce ancora ;  
 ché, s'alcun d'allegrezza avvien che mora,  
 allor sarebbe l'ora  
 che gran pietà comanda a gran bellezza.  
 E se nel foco avvezza  
 non fusse l'alma, già morto sarei  
 alle promesse de' tuo primi sguardi,  
 ove non fur ma' tardi  
 gl'ingordi mie nimici, anz'occhi mei ;  
 né doler mi potrei  
 di questo non poter, che non è teco.  
 Bellezza e grazia equalmente infinita,  
 dove più porgi aita,  
 men puoi non tor la vita,  
 né puoi non far chiunche tu miri cieco.<sup>38</sup>

37. *Ibid.*, *Rime spirituali*, n° 61, p. 115 ; ces deux poèmes remontent aux années 1538 et 1539.

38. « Tu dissous toute apreté / par tes yeux de même que toute lumière / [...] / Beauté et grâce, voici les deux infinis, / là où paraît-il tu offres le plus d'aide / ce n'est que pour soustraire la vie / que pour aveugler celui qui te contemple » (trad. Ossola).

La théorie de l'amour s'associe ici à la théologie de la grâce :

159

Per esser manco, alta signora, indegno  
del don di vostra immensa cortesia,  
prima, all'incontro a quella, usar la mia  
con tutto il cor volse 'l mie basso ingegno.

Ma visto poi, c'ascendere a quel segno  
propio valor non è c'apra la via,  
perdon domanda la mie audacia ria,  
e del fallir più saggio ognor divegno.

E veggio ben com'erra s'alcun crede  
la grazia, che da voi divina piove,  
pareggi l'opra mia caduca e frale.

L'ingegno, l'arte, la memoria cede :  
c'un don celeste non con mille pruove  
pagar del suo può già chi è mortale.<sup>39</sup>

Cette grâce est le témoin del « *soprastar d'una mercé infinita* » [sonnet 160], de la « suréminence d'un pardon infini », car au paradis [madrigal 164] « *il serait vain de penser de pouvoir s'élever sans l'œuvre de la grâce* » [« ...ove / ascender senza grazia è pensier vano »]. En unissant la théorie de l'amour et les signes de la grâce chez Vittoria Colonna, Michel-Ange célèbre la présence et l'autorité spirituelle de cette dame comme l'auteur de son baptême d'eau et de feu, de son martyr, qui l'élève au ciel :

235

Un uomo in una donna, anzi uno dio  
per la sua bocca parla,  
ond'io per ascoltarla  
son fatto tal, che ma' più sarò mio.  
I' credo ben, po' ch'io  
a me da lei fu' tolto,  
fuor di me stesso aver di me pietate ;  
sì sopra 'l van desio  
mi sprona il suo bel volto,  
ch'i' veggio morte in ogni altra beltate.  
O donna che passate  
per acqua e foco l'alme a' lieti giorni,  
deh, fate c'a me stesso più non torni.<sup>40</sup>

39. « Pour moins démeriter, Seigneuresse altissime, / Du don parfait de votre immense courtoisie, / Première, à votre égard, fut la mienne choisie / Avec ce cœur entier par mon esprit infime. // Mais ayant vu que pour gravir pareille cime / Ma valeur n'ouvrirait la route du génie, / Pardon vint demander mon audace punie, / Et la faute en mon cœur la sagesse rédime. // Je vois donc divaguer qui voudra sans déboire, / Aux grâces qui de vous en sainte averse pleuvent, / Parangonner mon œuvre incertaine et fragile. // L'invention fléchit, et l'art, et la mémoire : / Car d'un céleste prix, dont il est mille preuves, / Ne peut rien acquérir mortalité stérile » (trad. P. Pascal, *op. cit.*, pp. 48-49).

40. « Un homme en une femme, ou bien plutôt un dieu / va parlant par sa bouche, / et moi, pour l'avoir ouïe, / jamais plus, désormais, je ne serai mon maître. / Puisqu'elle m'a ainsi enlevé à moi-même, /

Quand la marquise de Pescara meurt, le 25 février 1547, Michel-Ange écrit un sonnet de plainte qui est en réalité une reprise de l'un des sonnets les plus célèbres de Vittoria Colonna :

266

Qual meraviglia è, se prossim'al foco  
mi strussi e arsi, se or ch'egli è spento  
di fuor, m'affligge e mi consuma drento,  
e 'n cener mi riduce a poco a poco ?

Vedea ardendo sì lucente il loco  
onde pendea il mio greve tormento,  
che sol la vista mi facea contento,  
e morte e strazi m'eran festa e gioco.

Ma po' che del gran foco lo splendore  
che m'ardeva e nutriva, il ciel m'involva,  
un carbon resto acceso e ricoperto.

E s'altre legne non mi porge amore  
che lievin fiamma, una favilla sola  
non fie di me, sì 'n cener mi converto.<sup>41</sup>

Et Vittoria Colonna sur le même registre :

[76]

Se per serbar la notte il vivo ardore  
dei carboni da noi la sera accensi  
nel legno incenerito arso conviensi  
coprirli, sì che non si mostrin fore,  
quanto più si conviene a tutte l'ore  
chiuder in modo d'ogn'intorno i sensi,  
che sian ministri a serbar vivi e intensi  
i bei spirti divini entro nel core ?

Se s'apre in questa fredda notte oscura  
per noi la porta a l'inimico vento  
le scintille del cor dureran poco ;  
ordinar ne convien con sottile cura  
il senso, onde non sia da l'alma spento,  
per le insidie di fuor, l'interno foco.<sup>42</sup>

---

je devrais, du dehors, avoir pitié de moi. / Tant, au-dessus du vain désir, / me transporte son beau visage / qu'en toute autre beauté je ne vois que la mort. / O Dame qui mènes les âmes / au bienheureux séjour à travers eau et flammes, / de grâce, que jamais je ne revienne à moi » (trad. Leyris, *op. cit.*, p. 97).

41. « Est-ce merveille, alors que le feu du dehors / s'est éteint qui m'incendiait, si je demeure / consumé au-dedans d'une cruelle ardeur / qui, petit à petit, va me réduire en cendres ? // Tout en brûlant, je découvrais si rayonnant / le lieu d'où provenait mon lancinant supplice / que sa vue seule me donnait contentement / et que mort et tourments m'étaient fête et délice. // Or le Ciel m'a pris la splendeur du grand foyer / dont mon ardeur était nourrie : je ne suis plus / qu'une braise, vive encore, mais enfouie. // Et si l'Amour ne me fournit point d'autres bois / qui la rallument, il ne restera plus de moi / la plus petite étincelle : rien que des cendres » (trad. Leyris, *op. cit.*, p. 108).

42. V. Colonna, *Rime spirituali*, n° 76, in *Rime, op. cit.*, p. 123.

Il s'agit donc de sauvegarder, face aux menaces de l'extérieur, l'« *interno foco* », le « *feu intérieur* ». Il s'agit de vivre intérieurement et d'y goûter le « *bénéfice du Christ* » comme Juan de Valdés l'avait suggéré :

... « *Quomodo praedicabunt nisi mittantur ?* » Et così come il maggior servitio che Christo fece a' suoi discepoli fu morire per loro, anzi in ciò principalmente costituisce Christo il suo servitio dove dice che non venne per esser servito ma per servire et dar l'anima sua in ricompensa per molte, così il maggior servitio che fa di mano in mano Christo a' suoi discepoli è farli conoscere et sentire il beneficio della morte sua. Et non conoscono né sentono intieramente questo beneficio coloro che per rispetto del mondo si vergognano della croce di Christo, la fuggono et se ne appartano, perché coloro che conoscono et sentono interamente questo beneficio di Christo non si vergognano della croce di Christo, anzi l'amano et gli vanno dietro, havendo per gloria esser trattati dal mondo del modo che fu trattato Christo et che sono stati trattati i suoi discepoli.

[...]

In questo discorso possete imparare molte cose et principalmente queste tre : la prima, che allhora possete dire che cognoscete et sentete interiormente il beneficio di Christo quando vi è dolce et saporosa la croce di Christo, l'esser mormorato, disprezato et maltrattato per predicare l'evangelio di Christo, per insegnare il vivere christiano e per imitare Christo et seguir coloro che l'imitano [...]<sup>43</sup>

De cette vérité qu'il faut imprimer, cultiver, sauvegarder à l'intérieur de notre âme, la dernière œuvre de Juan de Valdés, le commentaire à l'Évangile de Saint Mathieu (1539), est le fondement et l'hymne le plus solennel : car le but essentiel du croyant est « *comprendere quella perfezzione in che sono compreso* » (« *comprendre cette perfection dans laquelle je suis incorporé* »). Il s'agit de suivre non seulement la « *vocation extérieure* » assurée et nourrie par la prédication, mais la « *vocation intérieure* » qui consiste dans l'humble acceptation de la grâce et du pardon. Deux conséquences majeures s'ensuivent : la première nous montre comment Michel-Ange, reprenant une comparaison qui avait été l'emblème même des Nicodémites, celle du « *bon ambidextre* », la développe en vue de la théorie valdésienne du pardon général et du péché qui s'humilie :

162

Ora in sul destro, ora in sul manco piede  
variando, cerco della mie salute.  
Fra 'l vizio e la virtute  
il cor confuso mi travaglia e stanca,  
come chi 'l ciel non vede,  
che per ogni sentier si perde e manca.  
Porgo la carta bianca  
a' vostri sacri inchiostri,  
c'amor mi sganni e pietà 'l ver ne scriva :  
che l'alma, da sé franca,

43. Juan de Valdés, *In che maniera il christiano ha da studiare nel suo proprio libro et che frutto ha da trahere dello studio*, précédé de *Alfabeto cristiano*, par M. Firpo, Torino, Einaudi, 1994, pp. 160-161. Voir aussi l'*Introduction* de C. Ossola à Juan de Valdés, *Lo Evangelio di San Matteo*, Roma, Bulzoni, 1985, pp. 9-94.

non pieghi agli error nostri  
mie breve resto, e che men cieco viva.

Chieggio a voi, alta e diva  
donna, saper se 'n ciel men grado tiene  
l'umil peccato che 'l superchio bene.<sup>44</sup>

Mais encore, et c'est là une conséquence bien plus importante, cette exaltation du for intérieur constitue, déjà chez Juan de Valdés, un *théâtre de la conscience* :

Dopo questo voglio che, ponendo da una parte quegli affetti disordinati che avete conosciuto in voi et dall'altra parte la legge di Dio, riduciate alla memoria vostra gli essercitii che avete tenuti, le cose nelle quali v'havete occupato, i negocii che avete trattati, le persone con le quali havete conversato et quelle delle quali havete ragionato, i libri nelli quali havete letto, i disegni che havete fatto et i pensieri nelli quali v'havete diletato, et voglio in tutte queste cose, pigliandole una per una, esaminiate che è quello c'havete fatto, detto o pensato che sia o possa essere contra la legge di Dio, cominciando dal primo giorno et discorrendo fino al dì che vi volete confessare. Et voglio più che esaminiate anchora tutto quello che in questo tempo havete lasciato di fare, dire o pensare che havria potuto ridondare in honore di Dio et in utilità dell'anima vostra et in guadagno spirituale o temporale delli prossimi vostri.<sup>45</sup>

qui est tout à fait congruent aux principes qui seront ceux que Loyola mettra en place dans ses exercices et aux éléments que Vittoria Colonna avait déjà célébrés dans l'un de ses sonnets :

[125]

Se 'l nome sol di Cristo in cor dipinto  
basta a far forte e pien d'alto valore  
un fedel servo, sì ch'ogni vigore  
ha sempre in guerra di vittorie cinto,  
quanto più arditamente Ignazio spinto  
fu al tormento, a le bestie ed al dolore,  
avendol sculto in lettere d'oro al core,  
sicuro alor di più non esser vinto ?

Ché né foco, né dente, né saetta  
poteano entrar fra cotal scudo e lui,  
sì forte e interna fu la sua difesa.

Il mortal velo era in poter altrui,  
ma l'alma invitta, già sicura, eletta,  
stava col suo Gesù d'amore accesa.<sup>46</sup>

Il n'y a donc pas de discontinuité entre l'évangélisme de Valdés et le théâtre de la conscience que les *Exercices* de Loyola vont installer dans l'imaginaire de

44. « Tantôt sur le pied droit, tantôt sur le pied gauche / je cherche, hésitant, mon salut. / Entre le vice et la vertu / mon cœur confus me trouble et me harcèle. / Je suis comme celui qui ne voit pas le Ciel / et sans cesse s'égarer et s'éloigne du but. / Je présente une feuille blanche / à vos saintes encres, afin / que l'amour ne m'abuse, que votre piété / y inscrive le vrai, que mon âme, plus sûre, / ne voue le peu de temps qui me reste à l'erreur / mais à plus de lucidité. / Haute et divine Dame, dites-moi, / Péché qui s'humilie est-il moins en honneur / au Ciel que le bien glorifié ? » (trad. Leyris, *op. cit.*, p. 95).

45. Juan de Valdés, *Alfabeto cristiano*, *op. cit.*, p. 96.

46. V. Colonna, *Rime spirituali*, n° 125, in *Rime*, *op. cit.*, p. 147.

l'Europe entière. Nous pouvons même conclure, et il nous semble légitime de le faire, que notre modernité naît de cette conscience, de la lecture que le Tasse et Shakespeare ont faite de cet immense continent intérieur que Juan de Valdés, Vittoria Colonna, Michel-Ange et Loyola avaient ouvert en y abritant toute la mémoire de nos péchés et toute notre soif de grâce.

### Séminaire

#### *Lamennais traducteur de Dante*

Le séminaire a été consacré aux traducteurs et interprètes français de Dante au XIX<sup>e</sup> siècle ; les recherches qui s'étaient développées, l'année précédente, autour des œuvres de Antoine-Frédéric Ozanam (*Dante et la philosophie catholique au XIII<sup>e</sup> siècle*, 1839 et 1845 ; *Le Purgatoire de Dante*, traduction et commentaire avec le texte en regard, in *Œuvres complètes*, avec une Notice par le R.P. Lacordaire et une Préface par M. Ampère, Paris, Lecoffre, 1862, II<sup>e</sup> édition, tome IX) se sont focalisées, cette année, sur la traduction et les perspectives historiques de Félicité Robert de Lamennais, *La Divine Comédie, traduite et précédée d'une Introduction sur la vie, la doctrine et les œuvres de Dante*, in *Œuvres posthumes de F. Lamennais*, publiées selon le vœu de l'auteur par E.-D. Forgues, Paris, Didier, 1863.

### Activités du Professeur

#### PUBLICATIONS

##### *Livres*

— *L'Avenir de nos origines. Le Copiste et le Prophète*, Grenoble, Jérôme Millon, 2003, p. 400.

— *Antologia della poesia italiana*, dirigée par C. Segre et C. Ossola, *Ottocento* par C. Ossola, Torino, Einaudi, 2002 [C. Ossola, *Introduzione*, pp. IX-XIX].

— *Antologia della poesia italiana*, dirigée par C. Segre et C. Ossola, *Novecento* par C. Ossola, Torino, Einaudi, 2003, 2 tomes [C. Ossola, *Introduzione*, tome I, pp. IX-XVII ; *Giuseppe Ungaretti*, tome I, pp. 326-391 ; *Piero Bigonzi*, tome I, pp. 656-670 ; *Mario Luzi*, tome II, pp. 671-707 ; *Franco Fortini*, tome II, pp. 847-867 ; *Andrea Zanzotto*, tome II, pp. 1009-1034 ; *Giovanni Giudici*, pp. 1035-1060].

— *Venezia nella sua storia : morti e rinascite*, essais réunis par C. Ossola, Venezia, Marsilio, 2003 [C. Ossola, *Introduzione* : « Invece del fossato, la cinta del tempo », pp. VII-X].

— W. Deonna, *EΥΩΔΙΑ. Croyances antiques et modernes. L'odeur suave des dieux et des élus, Introduction et Épilogue* par C. Ossola, Turin-Paris, Nino Aragno Editore, 2003, pp. VII-XXX et 205-207.

*Articles et essais*

— « Leçons de la Leçon », in *Roland Barthes au Collège de France. 1977-1980*, textes réunis par N. Léger, Paris, Éditions de l'IMEC, 2002, pp. 17-33.

— « Ah, vivre libre ou mourir ! », in *Lettere Italiane*, LIV, 2002, 4, pp. 524-547.

— « Brûlé de larmes », in *R/B. Roland Barthes*, Catalogue de l'exposition présentée au Centre Pompidou (nov. 2002-mars 2003), Paris, Seuil, Centre Pompidou, IMEC, 2002, pp. 129-132.

— « "Laisser tomber l'histoire". La "Vie" de Loyola par Roland Barthes », in *Rivista di Letteratura moderna e comparate*, LVI, 2003, 1, pp. 79-93.

— « Ricordo di Maria Corti », in *Il Dante di Sapegno nella critica del Novecento*, Torino, Nino Aragno Editore, 2002, pp. 71-75.

— *Introduction à Catalogo generale Olschki 2003-2004*, Firenze, Olschki, 2003, pp. 3-5.

RESPONSABILITÉS SCIENTIFIQUES<sup>47</sup>

Président (2003-2006) de l'« Associazione Internazionale per gli Studi di Lingua e Letteratura Italiana » (AISLLI).

PARTICIPATION À DES COLLOQUES ET CONFÉRENCES

— 2-12 septembre 2002, Venise, Fondation Giorgio Cini : Direction du XLIV Cours international de Civilisation et d'Histoire des Idées : *Forme e valori del gratuito*.

— 11 octobre 2002, Rome : Colloque International Blaise Pascal, réuni par Benedetta Papisogli : *Les éditions des « Pensées » de Brunschvicq à Chevalier*.

— 28-29 octobre 2002, San Marino, Istituto Superiore di Studi Storici : *Seneca nel Seicento*.

— 18 novembre 2002, Paris, Centre de Sèvres : Journée d'Études *Maximilianus Sandaeus* : « Conclusion ».

— 22-23 novembre 2002, Paris, Fondation Hugot du Collège de France, « II<sup>e</sup> Journée Jeunes Chercheurs » : *Bible et Littérature* ; « Introduction ».

47. On ne mentionne que les nouvelles responsabilités.

— 14 décembre 2002, Mairie de Tende : *Giovan Battista Cotta et la poésie mystique du XVII<sup>e</sup> siècle*.

— 24 et 29 janvier 2003, Turin-Bari : *L'œuvre critique de Giovanni Getto*.

— 27-28 janvier 2003, Bruxelles, Communauté Européenne : *Le « patrimoine » des langues, le « don des langues »*.

— 9 février 2003, Lucca, École d'Études de Littérature Comparée : *Dante europeo*.

— 22 mars 2003, Mantoue, Accademia Virgiliana : *Il Catalogo Olschki : disegno di una cultura*.

— 8 mai 2003, Université de Parme : *Non-finito e frammento nel XX secolo*.

— 12 mai 2003, Université de Florence, deux cours : 1) *Un mito e i suoi poeti : « Il demone meridiano » da Leopardi a Ungaretti* ; 2) *Intorno al non-finito : da Pascal a Leopardi*.

— 26 mai 2003, Rome, Teatro Argentina : *Come accedere alla bellezza : la lezione di Sant'Agostino*

— 13 juin 2003, Université de Genève : « Journée d'études Jean Rousset » : *Architecture lyrique du Baroque*.

— 16-19 juillet 2003, Leuven, Bruxelles, Anvers, Louvain-la-Neuve : « XVIII<sup>e</sup> Congrès International de l' AISLLI » : *Identità e diversità : il compito della letteratura italiana nella nuova Europa*.

— 22 juillet 2003, Santander, Université Menendez Pelayo : *La bibliothèque de Rabelais*.

### Chaire Francqui interuniversitaire au titre étranger 2003

Prof. Carlo OSSOLA  
(Collège de France)

#### Activités

##### 1. Cycle de conférences à la K.U. Leuven

Conférence inaugurale

*L'inachevé dans les arts*

Universiteitshal, mercredi 19 février 2003

*L'inachevé dans l'œuvre de Dante*

Justus-Lipsiuszaal, Faculté des Lettres, 12 mars 2003

*Les Pensées de Pascal : fragments ou apologie ?*

Justus-Lipsiuszaal, Faculté des Lettres, 19 mars 2003

*L'inachevé au XIX<sup>e</sup> siècle de Leopardi à Flaubert*

Justus-Lipsiuszaal, Faculté des Lettres, 26 mars 2003

« *Quelle que part dans l'inachevé* » : *leçons et limites du XX<sup>e</sup> siècle*

Justus-Lipsiuszaal, Faculté des Lettres, 2 avril 2003.

## 2. Conférences et séminaires dans les autres universités belges associées

Université Libre de Bruxelles, 31 mars 2003, 17 h-19 h

Conférence : « *Roman cinéma* » : *de Ungaretti à Pasolini*

Vrije Universiteit Brussel, 1<sup>er</sup> avril 2003, 17 h-19 h

Conférence : *L'inachevé de Leopardi à Flaubert*

Universiteit Antwerpen, 25-26 avril 2003

Séminaire des doctorants de langue et littérature italiennes des Universités de la Belgique, sous la direction des professeurs Walter Geerts et Carlo Ossola ; séminaire consacré au thème suivant : *Come risuona un testo*

Au sein de ce colloque, M. Ossola a donné deux leçons magistrales :

a) *Fonti sincroniche e fonti diacroniche : a proposito delle versioni italiane di Waste Land*

b) *Testo e mito : il « demone meridiano » da Leopardi a Ungaretti*

Université Catholique de Louvain, 11 juin 2003

Conférence : *L'inachevé et le fragment au XX<sup>e</sup> siècle*

En collaboration avec M. Ralph Dekoninck, Département d'archéologie et d'histoire de l'art.

## 3. Colloque final

Le colloque final qui réunira les équipes de recherche des universités associées aura lieu à Leuven au cours de l'automne 2003.

### Activités de la chaire

#### *Professeurs invités*

— M. Antonio Tabucchi, Professeur à l'Université de Sienne (Italie) : *Sélénophiles et sélénophobes dans la poésie européenne du XX<sup>e</sup> siècle* (quatre conférences, les 5, 12, 19 et 26 mars 2003).

— M<sup>me</sup> Jacqueline Risset, Professeur à l'Université de Rome III (Italie) : *Tra-duction et mémoire poétique, de Dante à Rimbaud* (quatre conférences, les 23, 30 avril, 7 et 14 mai 2003).

— M. Otar Iosseliani, Cinéaste : *De la barrière culturelle et de l'impossibilité de comprendre un texte de l'autre, à une autre époque, à un autre lieu* (deux conférences, les 12 et 19 novembre 2003).

*Séminaire*

- 22 et 23 novembre 2002, Paris, Université de Paris-Sorbonne et Chaire de Littératures modernes de l'Europe néolatine, Collège de France : « II<sup>e</sup> Journée Jeunes Chercheurs » : *Bible et littérature*, avec les participations suivantes :
  - Carlo Ossola (Collège de France) : *Ouverture des travaux*
  - Pierre Brunel (Université de Paris-Sorbonne) : *Figures et paraboles*.
  - Giampiero Tulone (Doctorant Cosenza, rattaché Collège de France) : *La verità all'Inferno (Dante, Inferno, XXIII)*.
  - Estelle Zunino (PRAG Nancy II, Doctorante Paris-Sorbonne) : *Jacopone da Todi et les « exclus » de l'Évangile (Lauda LXVII)*.
  - Romana Brovia (Doctorante Turin, rattachée Collège de France) : « *Vacate et videte* ». *L'esegesi del Salmo XLV nel « De otio religioso » del Petrarca*.
  - Sonia Porzi (Agrégée, Doctorante Paris-Sorbonne) : *Catherine de Sienne : les métaphores bibliques dans les lettres à Grégoire XI*.
  - Lina Bolzoni (Scuola Normale Superiore Pisa) : *La Scrittura e le immagini della memoria fra Trecento e Quattrocento*.
  - Isabella Montersino (PRAG Paris-Sorbonne, Doctorante Paris-Sorbonne) : *L'art du dialogue chez Catherine de Gênes (1447-1510) : racines bibliques d'un genre littéraire*.
  - Anne Piéjus (CNRS Paris IRPMF) : *Musique et parole à l'Oratoire de Rome. Autour des « Sermoncini » de la Chiesa Nuova*.
  - Laurence Devillairs (Maître de Conférences Collège de France) : *Fénelon et la théologie de l'Exode*.
  - François Livi (Paris-Sorbonne) : *Conclusion*.

*Travaux scientifiques des collaborateurs*

- M<sup>me</sup> Christine Jacquet-Pfau (Maître de Conférences, Collège de France) :
  - « Du statut de l'emprunt en traitement automatique des langues », *Actes du Colloque international L'innovation lexicale, Université de Limoges, 1<sup>er</sup>-3 février 2001*, Honoré Champion, 2003, pp. 79-97.
  - « Contribution à une description morphographémique du français contemporain : les notions de matrice, schème et racine », in Claude Gruaz (dir.), *Quand le mot fait signe : Pour une sémiotique de l'écrit*, revue *Dyalang*, Presses Universitaires de Rouen, 2003, pp. 45-67.
  - Direction du n° 32, nov. 2002, de *La Tribune Internationale des Langues Vivantes : Autour des Dictionnaires*. Éditorial : « Autour des dictionnaires ».
  - « Les dictionnaires du français sur cédérom », *International Journal of Lexicography*, Oxford University Press, mars 2002, pp. 98-104.
  - Comptes rendus publiés dans *La Tribune Internationale des Langues Vivantes*, *La Linguistique*, *Revue de la Société Internationale de Linguistique fonctionnelle*, PUF et *Sigila*, revue transdisciplinaire franco-portugaise sur le secret (entre autres : *Regards linguistiques sur le secret*, dir. Rosalind Greenstein, Paris, Budapest, Turin, L'Harmattan, 2001, in *Sigila* n° 11 : *Tonalités secrètes — Tonalidades secretas*, mars 2003).

- M<sup>me</sup> Laurence Devillairs (Maître de Conférences, Collège de France) :
  - « Fénelon et le Dieu de la Première Méditation de Descartes », *Revue philosophique*, n° 2/2003, pp. 173-190.
  - « L'Augustinisme des preuves cartésiennes de l'existence de Dieu », *Archives de philosophie*, 2003 [sous presse].
  - *Descartes et la connaissance de Dieu*, « Bibliothèque d'Histoire de la philosophie », Paris, Vrin, 2003 [sous presse].
  - « Bossuet », *Dictionary of Seventeenth-Century French Philosophers*, Thoemmes Press, Londres, 2003 [sous presse].
  - « Agnosticisme », « Amour propre », « Attributs divins », « Contemplation », « Descartes », « Fénelon », « Foi », « Jésus-Christ », *Dictionnaire philosophique*, Paris, Ellipse, 2003 [sous presse].
- M. Matteo Milani, Docteur de recherche Turin, Boursier San Paolo Collège de France :
  - « Appunti per l'edizione critica del "Sollazzo" di Simone de' Prodenzani », in *La Parola del Testo*, Zauli Editore, Roma, VI, 2002, fasc. 2, pp. 221-245.
  - Simone de' Prodenzani, *Il Sollazzo*, éd. critique par Matteo Milani, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2003 [sous presse].
- M<sup>me</sup> Camilla Hermanin, Docteur de recherche Florence, Boursière San Paolo Collège de France :
  - *Samuel Werenfels. Il dibattito sulla libertà di coscienza a Basilea agli inizi del Settecento*, Firenze, Olschki, 2003.
  - « La lunga genesi dell'idea di tolleranza. Studi e testi per la storia della tolleranza dal Rinascimento all'Illuminismo », in *Rivista di Storia e Letteratura Religiosa*, 2003/2.
  - « Riflessioni su società e leggi di un esule ugonotto a Basilea : Pierre Roques (1685-1748) », in *Bollettino della Società di Studi Valdesi*, 2003.